Document généré le 25 avr. 2024 10:35

Liberté

# Lettre à Claude Gauvreau

Paul-Emile Borduas

Volume 3, numéro 1 (13), janvier–février 1961

URI : https://id.erudit.org/iderudit/59807ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Borduas, P.-E. (1961). Lettre à Claude Gauvreau. *Liberté*, *3*(1), 430–433.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1961

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# Documents

*Au moment du premier anniversaire de sa mort, on m'a demandé de fournir une lettre de Borduas à publier; j'y consens avec grande joie et en pesant attentivement l'importance de l'acte.*

*Il peut y avoir de l'indiscrétion à livrer ainsi publiquement une partie de la pensée privée de Borduas; un tel texte a le mérite de nous rendre toute la chaleur humaine du grand peintre dont la présence est sans équivalent et cet avantage balance l'inconvénient.*

*Avec Borduas, les rapports furent toujours francs, exemplairement directs. Il s'exprimait avec une rectitude sans ménagement, et il lui était répondu sur un ton également sincère et vigoureux.*

*La lettre de New-York qui pourra être lue ci-dessous fut écrite à l'époque du lyrisme le plus aigu de la peinture de Borduas et elle est marquée de l'énergie frénétique inhérente à un peintre en possession de tous ses attributs créateurs.*

*Est-il besoin de préciser que cette correspondance n'était pas unilatérale et que les opinions du grand peintre étaient discutées avec leur auteur parfois longuement? Au sujet de cette lettre de* 1954, *je me souviens avoir contesté l'interprétation de Borduas de la pensée de Breton; je me souviens aussi avoir utilisé les exemples du facteur Cheval et d'André Derain pour prouver que la qualité de l'objet influait sur la qualité de l'émoi ressenti. D'autres petites mises au point m'apparurent aussi nécessaires.*

*Quant à la réponse à Pierre Gélinas, provoquée par la polémique importante de "La matière chante" et à laquelle il est fait allusion dans la lettre de Borduas, elle contenait effectivement une petite inexactitude tout à fait involontaire; après vérification, cette petite inexactitude fut extirpée du texte définitif de la réponse. Incidemment, la réponse à Gélinas ne fut pas publiée à l'époque comme elle devait l'être, en dépit de mes efforts; cependant, après toutes ces années, et à cause de ses éléments positifs nombreux, la Revue Socialiste a promis d'en assurer l'impression d'ici le printemps — "afin de servir la justice et pour que soit enfin assouvie la liberté d'expression".*

*On lira dans la lettre de New-York que Borduas voyait pour moi l'avenir beau; plus d'un événement par la suite a semblé lui donner tort, mais tous les jeux ne sont pas faits. Un futur, moins éloigné qu'on aurait envie de le croire, confirmera peut-être bientôt qu'il voyait très juste.*

*Claude GAUVREAU*

*Montréal,* 12 *décembre* 1960

# I

## *Lettre à Claude Gauvreau*

New-York, le 25 septembre 1954

Mon cher Claude,

M. et Mme Gérard Lortie, M. et Mme Maurice Gagnon — dans le temps quatre de mes amis — étaient, entre autres, les invités de M. Alfred Pellan, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, à l'ouverture de l'Exposition annuelle, le soir de l'incident "A BAS MAILLARD". C'est un fait contrôlé et contrôlable.

Qu'il y ait eu, avant l'arrivée de Pellan dans la boîte, une grève des élèves? C'est autre chose. Mais Pellan était en fonction lors de la manifestation relatée par Gélinas. Pour Gélinas, que je soupçonne d'avoir contribué à l'organisation de la fête, pour tous ceux qui y ont participé, d'une manière ou de l'autre, ce fait est capital. Il était important pour moi aussi. Vous vous imaginez bien que le comportement de Pellan aux Beaux-Arts ne pouvait, dans ce temps-là, me laisser indifférent !

Maintenant, pourquoi croyez-vous que ce soit pour moi personnellement que je craigne quoi que ce soit? Pourquoi être si méchant? Si la "révolution morale" utilise la même sempiternelle falsification intéressée des faits — même inconsciemment — à mes yeux, du moins, nos ennemis auraient tort de ne pas le lui reprocher. Et si par hasard ils oubliaient de le faire; dans ce cas-ci, je ne saurais l'oublier. Certes vous avez l'entière responsabilité de vos écrits et je n'ai rien à y voir. Bien sûr! Mais si j'ai dédaigné de répondre à ce qui pouvait sembler défavorable; je ne saurais laisser passer une injustice en ma faveur, et dont tout le monde pourrait me croire complice, surtout contre Pellan! Dites tout le mal contre moi qui vous plairait, mon cher Claude, je vous garantis mon silence. Malheureusement je ne puis vous offrir la même garantie pour le bien que vous pourriez m'attribuer. Ce bien devra, au moins, être d'accord avec les faits. Ma seule et constante "appréhension" est d'avoir, aussi, à rompre avec vous un jour! Vous savez très bien que je ne reculerais pas plus devant cette rupture que devant toutes les autres: aussi cher qu'il en coûte. Mais je ne crois pas que vous ayez à vous en soucier. Mon attention, la compréhension et la franchise devraient suffire. Je vous ai demandé la vérification d'un fait — qui n'est qu'une incidence insignifiante dans votre réponse à Gélinas: réponse qu'à part ça je trouve magnifique! — vous avez promis d'y voir. Pourquoi toutes ces explications? . . .

Quand vous dites être le "seul"; je le crois aussi. . .

Mousseau recommence par le bon bout. Mais il est si loin! Si loin en arrière. . . quinze ans dans mon passé et des millénaires dans l'Histoire. Et, par le jeu des circonstances et son défaut de compréhension, nos relations n'ont plus le minimum de liberté que j'exige. . . Leduc est à tout jamais perdu. . . Et tous les autres? . . . Eh bien oui! Tous les autres et ces deux là aussi déterminent, quand même, un état de la sensibilité qui n'existait pas avant et qui ne peut plus être perdu maintenant. C'est le côté permanent de cette "révolution". Cet état évoluera par l'action révolutionnaire bien sûr mais il ne m'appartient plus d'en contrôler l'évolution. Je suis déjà coupé de ce passé qui m'est acquis définitivement!

C'est vis-à-vis l'action révolutionnaire à poursuivre que vous êtes le "seul" mon cher Claude. Parce que le seul qui ayez un intérêt supérieur à l'évolution de cet état. Vous me parlez de Lebeuf que j'ignore. Pourtant il est venu dix fois à la maison. dix fois il est reparti sans pouvoir retenir ma pensée cinq minutes. . . Ces contacts, ces relations et l'action qui en découle vous appartiennent en propre. Personnellement je n'ai rien à y voir. Vous devez naturellement compter sur l'état de l'esprit dans le groupe. Que vous n'y trouviez pas, dans chaque cas, la fermeté et la hauteur qu'il serait bon y trouver: c'est dans l'ordre. Vous êtes de taille à affronter ces difficultés. Vous avez toute ma confiance, tous mes souhaits. Comprenez bien cependant que pour moi — de toute façon — l'avenir sera prestigieux. Cette assurance m'en dégage royalement! Mon action vise d'autres chats plus immédiats, plus généraux; ils requièrent toutes mes forces. Ce qui ne m'empêchera pas d'avoir un oeil attentif là-bas, et de vous aider dans la mesure de mon champ d'actions.

Pour le Breton d'"Arcane 17", avec vous je trouve très belle la "révélation" du rôle "rédempteur" de la "femme-enfant". Ajoutez à cela l'idée de "résurrection" qui s'y trouve aussi et dites-moi si nous ne sommes pas dans l'air de la plus pure poésie chrétienne? Révélation, Rédemption, Femme-vierge, Résurrection et par surcroît Eternelle! . . . Malgré tout, ce n'est pas le poète que je chicane. C'est le penseur Breton qui avait jusque là, à mes yeux, toujours été d'accord avec l'expérience personnelle. Dans "Arcane 17" il rompt cet accord en poursuivant sa foi en une rencontre, en un choix définitif. Il ne saurait y avoir deux choix définitifs. Ça, il le sait mieux que moi et il renie la rencontre, le choix Jacqueline. Pourtant, ce choix-là avait été reconnu définitif; il a été aussi l'inspirateur de l'"Amour fou" et de tant d'autres textes magnifiques que Breton ne renie certainement pas. C'est, sans doute, pour lui nécessité émotive. Je n'ai qu'à m'incliner devant cette nécessité. . . Je n'ai pas à la partager. Pas plus que je ne partage la vôtre, mon cher Claude. "Cette (foi en la) possibilité (d'une rencontre éventuellement définitive), je la conserve pure pour ceux qui pourraient encore y accéder. . ." Pour moi c'est du domaine du strict intérêt: du domaine de l'appréhension même du monde. Ça ne peut être mis en conserve pour autrui! Certes, encore une fois, je crois que toutes femmes avec qui l'on peut établir un contact émotif suffisant "alimentent toute une vie".

Pour moi c'est l'émoi ressenti qui alimente toute la vie par la profonde modification qu'il opère dans la conscience; modification en perpétuelle transformation. Ce n'est pas l'objet de cet émoi, de cette modification. Enfin! . . . Vous êtes en excellente compagnie.

Ici, comme je vous l'ai dit, Pollock, Kline et dix autres jeunes peintres sont au-delà du surréalisme. Bien entendu dans le sens historique le plus rigoureux. Rien à voir avec Mondrian bien sûr! En France, d'ici, je ne peux voir que Tal-Coat. C'est tout ce que je peux dire. . . Pollock et ces autres peintres n'ont rien à voir, non plus, aux généralités de New-York. Ils ne sont pas plus (possibles) ici que Mousseau peut l'être à Montréal. Il est probable que Tal-Coat soit dans le même cas à Paris. Et ainsi va l'Histoire, cette histoire de l'homme en émoi devant le monde qu'inscrit l'art. . . Quel sera le pouvoir généralisateur de ces milieux devant la forme qui nous passionne? Seul l'avenir y répondra.

Montréal est sûrement un endroit privilégié: très "nourricier" fertilisé par le fumier de refoulements insensés, d'isolement unique de toutes les puissances créatrices. Cela a permis de partir de plus loin au réveil qui vient de sonner. Cette première bouffée de conscience a toutes les griseries d'une naissance. Il faut maintenant monter plus haut: croître jusqu'à cette brûlante actualité où aucune forme d'archaïsme n'est permise. Nous devrions mûrir heureusement et rapidement après une si longue absence du théâtre universel.

Ce n'était pas une invitation à déserter que ce rappel à vos frères lointains. Non, pas du tout! Seulement une mise en garde contre une tendance naturelle à la surestimation isolante par comparaison insuffisamment informée: rien de plus. Pour satisfaire pleinement à ce qui nous échoit nous devons garder le coeur chaud et la tête froide. Contrairement à certains de nos amis qui sont devenus des coeurs froids et des têtes chaudes! Toute prétention est néfaste. Avoir tous les courages de la simplicité. C'est fou ce que l'on peut rejoindre ainsi! . . . Peut-être tous les rêves.

Mon cher Claude, jamais vous n'avez été plus près de moi. Vous êtes devenu l'un de mes trois plus grand amis: Le vieux M. Leduc, autour de qui il faut mousser le mythe naissant; mon vieux Bernard, le seul de mon âge, le témoin généreux de toutes mes excentricités; et vous, le plus jeune, le plus fougueux. De tous ces jeunes fous que j'ai adorés celui qui est appelé au plus grand avenir. Si après ça vous doutez encore de ma confiance; je vous étouffe! . . . Rapprochements bizarres peut-être; c'est que la vie est aussi bizarre.

A très bientôt. Poursuivez cette vague de grande activité. Et publiez, publiez, publiez! Combien vous avez raison! . . . Il faut jalonner la vie d'objets que l'on puisse ensuite oublier quoi qu'il en coûte; c'est l'essentiel.

A très bientôt,

Paul.

BORDUAS 119 E 17 New York 3, N.Y. U.S.A.